

Un shack à soi

Jonathan Livernois

Numéro 300, été 2013

Nous ne sommes pas seuls

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69410ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Livernois, J. (2013). Un shack à soi. *Liberté*, (300), 16–18.

UN SHACK À SOI

De la permanence tranquille
ou pourquoi craindre la disparition.

JONATHAN LIVERNOIS

O N A SU que ça allait dérapier quand des musulmans ont changé la recette de la soupe aux pois. C'était en mars 2007. Ils étaient venus festoyer dans une cabane à sucre de Mont-Saint-Grégoire et avaient obligé les clients à manger de la soupe aux pois sans jambon et des fèves sans lard. Ils avaient, de plus, réquisitionné le plancher de danse pour faire leurs prières, expulsant du même coup les fêtards de souche. Bien sûr, l'histoire avait été complètement déformée : dans le rapport Bouchard-Taylor, on apprendrait finalement qu'il y avait eu une entente préalable avec les propriétaires de la cabane, que le groupe n'avait rien imposé aux autres clients et que les responsables eux-mêmes avaient offert aux musulmans d'aller prier dans la salle de danse, ces derniers n'ayant gêné personne, par ailleurs. C'était trop tard : les visages conciliants s'étaient obscurcis pour de bon. Car celui qui ose modifier l'écosystème de la cabane à sucre défait trois cent cinquante ans d'histoire et d'inscription sur le territoire laurentien. Il dérange des citoyens paisibles, tout à coup paniqués devant la disparition prochaine de la tradition, d'un refuge au cœur de la forêt – ou près de l'autoroute 20.

Pourquoi une telle peur au ventre ? Parce que plusieurs Québécois croyaient voir à l'œuvre l'effritement accéléré du ciment de la communauté d'ascendance canadienne-française. Et ce qui tient cette communauté, c'est l'impression partagée qu'il y aura toujours des cabanes à sucre, des *shacks* ou des maisons au bout du rang. Le Québec est fait

de terrains, de montées, de terres à bois et de paysages qui ne varient qu'au rythme des saisons. Le citadin n'a pas besoin d'y habiter : il lui suffit d'avoir la certitude que ce paysage ne changera jamais et qu'on pourra éternellement y construire sa propre cabane¹. Même si ça coûte cher, un terrain en Estrie, une maison dans un rang de Saint-Bernard-de-Michaudville ou un chalet dans les Laurentides.

Mais alors, pourquoi craindre la disparition ? Parce que le sentiment de permanence est paradoxalement accompagné de peurs circonstancielles et récurrentes, dont les causes furent nombreuses au fil des siècles : conquête, changement de mère patrie, mise en péril de la langue française, nationalisme culturel et conservateur, tentatives multiples d'assimilation et américanisation effrénée. C'est à l'aune de toutes ces angoisses du minoritaire que Gérard Bouchard et Charles Taylor ont expliqué l'épisode de repli de 2007 dans leur rapport. Pourtant, la peur au ventre a disparu en quelques mois. Gérard Bouchard, dans une entrevue au *Devoir* à la fin de 2012, ne pouvait expliquer cette situation :

Pourquoi cette crise a-t-elle germé ? Pourquoi les choses se sont-elles soudainement calmées ? Ce n'est certainement pas parce que Taylor et moi avons réglé tous les problèmes. Ça fait partie de ce qui se passe dans une société et que les sociologues sont incapables d'expliquer.

1. Au moment où je terminais ce texte paraissait l'essai *Les dessous du printemps étudiant : la relation trouble des Québécois à l'histoire, à l'éducation et au territoire* de Gérard Beudet (Nota bene, 2013). L'urbaniste y montre que les Québécois n'ont jamais su se doter d'une réelle politique d'aménagement de leur territoire parce qu'ils ont notamment succombé au mythe de l'espace illimité.

Essayons tout de même. Je propose cette explication : personne n'a jamais vraiment cru que le rang pourrait disparaître. Que le *shack* ou la possibilité du chalet avec une belle vue sur la forêt millénaire puissent être emportés. C'est ce que j'appelle, à la suite de Pierre Vadeboncoeur, le mythe de la « permanence tranquille » du peuple québécois.

Les propos de l'essayiste et syndicaliste sont essentiels, je l'ai dit souvent. En 1970, dans *La dernière heure et la première*, il écrivait ceci à propos du Québec :

Ce peuple, depuis le début, semble posséder une curieuse permanence, malgré les conditions extérieures qui le menacent et parfois le condamnent, et malgré l'insignifiance de ses moyens, qui ne l'a jamais empêché de prétendre à persister dans l'histoire. Il s'agit d'un peuple bizarrement posé dans la durée et comme installé dans l'histoire une fois pour toutes, en dépit de tous les aléas et de la vraisemblance. [...] On ne trouve pas pour ainsi dire de fin ni de commencement dans cette histoire.

L'illusion que décrit Vadeboncoeur procède d'un vieux mythe clérical-nationaliste, de Rameau de Saint-Père au chanoine Groulx : celui du peuple élu, dont la mission en terre d'Amérique est providentielle. Sa race, sa langue ainsi que sa religion, malgré tous les périls, sont inaltérables. Rien ne pourra entraver sa route.

En 1873, Arthur Buies, qui fut l'écrivain le plus stimulant de son siècle avant d'être réduit au statut de playboy régional par Claude-Henri Grignon, écrivait ces propos qui jettent par terre le mythe :

Le Bas-Canada est le vieux monde dans le nouveau, le vieux monde resté passif au milieu des secousses modernes, lézardé, mais immuable, sillonné de moisissures et jetant au loin l'odeur des nécropoles. Depuis plus de deux siècles, bien des champs ont la même apparence, bien des foyers ont entendu les mêmes récits des vieux, morts presque centenaires; les générations se sont succédé comme un flot suit l'autre et vient mourir sur le même rivage, et c'est à peine si, depuis une quinzaine d'années, des mains hardies se sont mises à secouer le linceul sous lequel les Canadiens avaient enseveli les légendes de leur passé et les beautés de leur histoire².

C'est à se demander ce que ces mains ont vraiment pu secouer. Elles n'ont certainement pas réussi à renverser la tendance. Car à force de lire ces histoires de saints martyrs, de demi-dieux coureurs des bois et de grands miracles, nous ne sommes jamais sortis, complètement, du temps de l'épopée. On n'a pas pu tout effacer en quelques années de ce que d'aucuns appellent la Révolution tranquille. Le peuple québécois vit encore, même «arrivé en ville», avec l'impression de la «permanence tranquille», fût-elle tapie, très loin, dans notre imaginaire collectif.

Malgré le progrès et les changements des années soixante, la représentation de soi-même comme appartenant à un peuple qui durera toujours a fini par empêcher l'achèvement de grands chantiers, comme celui de l'indépendance. À quoi bon finir quoi que ce soit quand, comme l'écrivait Vadeboncoeur, on «ne trouve pas pour ainsi dire de fin ni de commencement dans cette histoire»? Je ne jouerai jamais les contempteurs de la Révolution tranquille (l'Institut économique de Montréal fait déjà du beau travail), mais il ne faut pas négliger pour autant l'illusion de rupture *achevée* que les changements ont aussi engendrée. Tant et aussi longtemps que cette permanence illusoire prévaudra, l'idée d'achèvement, étrangère à ce qui est permanent, sera impossible.

Les conséquences ne sont pas que culturelles. Il y a aussi, comme le notait encore Vadeboncoeur, une différence majeure entre *avoir* un pays et *posséder* un pays: le premier sentiment peut se nourrir de l'illusion qui finit par devenir une sorte de fait (nos terres, nos traditions, notre permanence); le second, par contre, est une force exogène (et plus tard endogène, multiple, décentrée), subreptice, qui écrase tranquillement. Ceux qui possèdent le pays sont bien sûr pris à partie par des discours contestataires, qui veulent en finir avec cet ordre des choses. Mais les cycles

de la domination sont vicieux. Et devant le discours contestataire, le poids de la permanence tranquille, bien installée au plus profond de la mentalité québécoise, est lourd. L'exemple de l'exploitation du gaz de schiste est, de ce point de vue, extrêmement révélateur: les terres de la vallée du Richelieu, riches d'une histoire qui ponctue chaque kilomètre du chemin des Patriotes, ont soudainement été forcées, sans l'accord de ses habitants qui *avaient* un pays. Ce qui semblait immuable pour les gens Saint-Denis-sur-Richelieu pouvait être détruit, sans coup férir, par ceux qui *possèdent* le pays. Même pas besoin d'une nouvelle bataille contre les Habits rouges.

Par chance, le peuple québécois est finalement taquin. Ainsi, contre toute attente, de nouvelles mains hardies ont secoué un linceul rouge au cours du printemps 2012, déstabilisant les cyniques et les directeurs de pompes funèbres. Des étudiants ont récupéré leur passé pour le transformer en histoire qui *se fait*. Tout se passe comme s'ils avaient lu *Une idée simple* d'Yvon Rivard: «Si nous avons un avenir, cet avenir ne peut être que le passé réécrit par ceux qui l'ont quitté et qui le réinventent, et ce passé, c'est l'héritage québécois de la pauvreté, l'héritage d'un peuple qui a appris pour le meilleur et pour le pire à se méfier des pouvoirs.» Il s'agit donc de transformer le dénuement ancestral et l'incomplétude atavique – la permanence tranquille – en héritage combatif. De renverser la tendance. D'utiliser l'inachèvement comme fer de lance, comme si la parabole

de l'ouvrier de la onzième heure se réalisait enfin: les derniers seront les premiers. Vadeboncoeur, dont Rivard est sans aucun doute le fils spirituel, écrivait, toujours dans *La dernière heure et la première*: «Avec l'énergie accumulée de deux ou trois siècles de recueillement concentré, n'ayant rien oublié et ayant peu appris, il nous advient tout à coup d'être modernes et de vouloir.» Autrement dit, si la possibilité du *shack* continue de nous reconforter, demandons-nous ce qu'il en coûte, au final, de s'y réfugier. Ne faudrait-il pas lui construire une rallonge dont nous serions les seuls responsables?

Les manifestants du printemps 2012 et les participants du mouvement social qui s'en suisvit ont redécouvert et utilisé l'héritage avec intelligence. Ils ont entaillé le temps figé. Les exemples abondent: des étudiants du cégep André-Laurendeau ont tenu bien haut des pancartes à l'effigie du grand intellectuel qui a donné son nom à leur établissement d'enseignement. Des manifestants ont marché à reculons en criant: «On recule, on recule, on recule jusqu'à Duplessis!» Pendant l'été 2012, de jeunes designers installés dans Pointe-Saint-Charles ont organisé des fêtes de quartier afin d'amener les citoyens à recueillir des informations historiques, à les transformer en œuvres d'art (de grands drapeaux et des banderoles) pour ensuite défilier dans les rues. Il faut aussi souligner le retour en force de Gaston Miron sur la «place publique»: lors de la Journée de la Terre (22 avril 2012), le vers «Nous arrivons à ce qui commence» a



C'était la première fois qu'on voyait un cabanon brûler.

2. Arthur Buies, *Chroniques*, vol. I, PUM, 1986, p. 307-308.

été inscrit sur une énorme banderole, place des Festivals de Montréal; les derniers vers de «La route que nous suivons» ont souvent été cités par Gabriel Nadeau-Dubois, alors porte-parole de la CLASSE, notamment en conclusion de son allocution lors du happening *Nous?* au Monument-National, le 7 avril 2012; deux jeunes femmes en sous-vêtements rouges, lors de la maNUfestation» du 16 mai 2012, ont repris le dernier vers du même poème, désormais au présent, sur leur pancarte : «Nous sommes devenus des bêtes féroces de l'espoir.» Mon exemple préféré : cette étudiante du collège où j'enseigne qui s'est fait tatouer un vers de Miron sur le bras... gauche. La raison? «À cause de la grève. J'aime Miron.»

D'autres exemples dépassent le contexte du mouvement social et étudiant. Depuis quelque temps, on note des créations artistiques décomplexées qui abordent franchement la question de l'histoire et de l'héritage. En théâtre, pendant l'hiver 2013, il y a eu les représentations de *Mommy* d'Olivier Choinière et des *Chemins qui marchent* d'Alexis Martin et Daniel Brière. En littérature, on a beaucoup parlé depuis deux ans de néoterroir et de «l'école de la *tchén'ssâ*» (Benoît Melançon). Samuel Archibald, son porte-étendard non officiel, nous rappelle dans *Arvida* le match des Anciens Canadiens contre la Ligue commerciale de sa ville natale. Son alter ego, sorte de narrateur proustien et saguenéen, fait ce constat qui n'a rien d'un échec et qui montre bien comment la pauvreté symbolique peut être rédimée :

Honnêtement, je ne sais plus si c'est une histoire vraie ou une histoire inventée, mais je

sais que c'est toute la littérature que je sortirai jamais d'une MacCroquette. Au final, je me retrouve toujours là. Les MacCroquettes ne sont pas des madeleines, l'oubli est plus fort que la mémoire et on peut pas écrire toute sa vie sur l'impossibilité de raconter.

Et pourtant, comme Proust, Archibald termine son livre, qui s'est écrit comme par enchantement. Ça a tellement bien marché que Bernard Landry l'a défendu pendant le Combat des livres à Radio-Canada, édition 2013. C'est tout dire.

Ces exemples montrent qu'il y a une énergie dégagee et une prise à bras-le-corps de l'héritage. Mais la question est aujourd'hui impérieuse : arrivera-t-on, bientôt, à ce qui commence? Quel est le sens du passé que tous ces artistes, étudiants et citoyens ont dégage? Le vieux sentiment de permanence assurée est-il mis à mal ou plus pernicieux que jamais? Je vois au moins un danger associé à ce retour au passé et à cette volonté de refaire l'histoire pour soi, plus susceptible de réaffirmer la permanence que de la déstabiliser. Il s'agit du syndrome du 18 Brumaire. On le sait : le tragique, quand il revient pour une seconde fois, devient une farce. Ainsi Napoléon III n'a pas été Napoléon I^{er}, tant s'en faut. Se pourrait-il que la récupération d'éléments du passé, au Québec, finisse par tourner à vide? Que l'énergie dégagee se perde dans les néokitsch et dans cette esthétique vintage qui a cours depuis quelques années? Cette esthétique a même son versant marchand. Un exemple parmi tant d'autres : le retour en force de la Labatt 50. Dans un bar de la rue Masson, dans le Vieux-Rosemont, des serveurs avec des casquettes des années

soixante-dix vous offrent la *king can* de cette bière. Il en va de même au restaurant Nouveau Palais dans le Mile-End, qui a conservé son décor des années soixante-dix – c'est-à-dire des murs en bois et des plantes vertes suspendues. On est huit millions, aussi bien rire un brin.

Les comportements de la génération Y sont du même ordre. Ils se frayent un passage au Marché aux puces Saint-Michel en quête d'objets des années soixante ou soixante-dix. Ils créent des ligues de balle molle. Je ne suis pas plus fin : je collectionne les vieilles bouteilles de bière Dow. J'ai passé l'été 2012 à chercher dans les marchés aux puces de Montréal et de la Rive-Sud une chaise Solair (vous savez, les chaises de motel), pour finalement en trouver une dans les poubelles de mon voisin. J'ai enfin pu écouter le bruit des hélicoptères, qui me parvenait du parc Émilie-Gamelin, bien cargué dans ma chaise des années soixante-dix. C'était comme écouter la crise d'Octobre en reprise.

Il y a bien quelque chose qui relève d'une nostalgie un peu vaine dans cette récupération des années soixante et soixante-dix par les jeunes adultes de ma génération. Il y a, surtout, un danger d'autodérision qui peut finir par refermer sur elle-même une mémoire qui ne fait que nous divertir un peu de notre époque, nous permettant de troquer le cinq et demi pour le bungalow de banlieue, la bière importée pour la bière de monoclones, Pauline Marois et Stéphan Harper pour René Lévesque et Pierre Elliott Trudeau. Il serait dommage qu'on en reste là et que l'énergie dégagee en 2012 s'y perde. On confondrait alors le travail de l'héritier consciencieux avec celui du brocanteur, qui ne fait qu'accumuler des éléments épars d'un passé dont on a perdu l'usage. Et des babioles, il y en aura toujours quelque part. Elles donneront encore l'illusion d'un passé inépuisable et inaltérable. Et on peut vivre longtemps avec de tels objets qui permettent de faire l'économie d'une gestion réelle du passé. À telle enseigne que dans trente ans, au Marché aux puces Saint-Michel, il y aura probablement des lots de carrés rouges à vendre. Nous serons encore convaincus de notre destin en terre d'Amérique. L'année 2012 sera empaillée depuis longtemps. **L**



d.

« C'est bon ? »

Jonathan Livernois est spécialiste de l'essai, de l'histoire littéraire et intellectuelle au Québec. Il a notamment fait paraître *Un moderne à rebours : biographie intellectuelle et artistique de Pierre Vadeboncoeur* (PUL, 2012) ainsi que *Papineau : erreur sur la personne* (Boréal, 2012), avec Yvan Lamonde. Il enseigne la littérature au collège Édouard-Montpetit.